

Monika Kulesza

Université de Varsovie

MORALISTES ET LEURS COL-  
LECTIONS : LA ROCHEFOU-  
CAULD, LA BRUYÈRE,  
MME DE PRINGY

La double signification du terme « moraliste », celui qui discourt des mœurs et/ou celui qui donne des leçons de morale, permet de réunir sous la même appellation tout un groupe d’auteurs difficiles à classer dans une autre catégorie. La Rochefoucauld et La Bruyère sont unanimement considérés comme de grands moralistes tandis que Mme de Pringy, rarement présente dans les manuels ou les dictionnaires, y est désignée comme romancière. Pourtant, elle est surtout auteur des discours et des textes moralisateurs, comme celui qui m’intéresse dans cet article, *Les différents caractères des femmes du siècle avec la description de l’amour propre*<sup>1</sup> (1694) ou encore *Le triomphe du Roy sur la Religion Protestante* (1688), *La Prise de Mons* (1691), *Eloge du Père Bourdaloue* (1704), *Vie du Père Bourdaloue* (1705) et *Traité des vrais malheurs de l’homme* (1707).

Les écrits de ces trois auteurs répondent à la définition du terme « moraliste » donnée notamment par Louis Van Delft<sup>2</sup> : il y a une analyse des mœurs du siècle, l’écrivain adopte la forme du fragment, reste « à hauteur d’homme » et « porte un intérêt au vécu ». Tout de même, chacun d’eux a une façon particulière de présenter, de juger la société et d’instruire le lecteur. Leur statut d’auteur et de moraliste n’est pas non plus le même.

En tant que femme, la comtesse de Pringy fait partie des écrivaines qui ne considèrent pas l’écriture comme leur métier, gardent l’anonymat, mais ne protestent pas quand *Le Mercure Galant* ou *Le Journal des Savans* fait étalage de leurs écrits en mentionnant leur nom.

La Bruyère ne dénie pas son statut d’auteur. Même s’il garde l’anonymat et se cache derrière le nom de Théophraste, il agit comme « un auteur professionnel » (Viala 185 : 183) et se considère comme écrivain qui affirme : « c’est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule : il faut plus que de l’esprit pour être auteur » (« Des ouvrages de l’esprit », 3, p. 82)<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous modifions l’orthographe du titre.

<sup>2</sup> « Nous appellerons moraliste l’écrivain qui traite des mœurs et (ou) s’adonne à l’analyse, en ne s’interdisant pas de rappeler des normes ; qui adopte très généralement pour forme soit le traité, soit le fragment ; dont l’attitude consiste à se maintenir avant tout à hauteur d’homme, du fait du vif intérêt qu’il porte au vécu » (Van Delft 1982 : 108).

<sup>3</sup> La Bruyère, *Les Caractères*, Paris : GF Flammarion, 1965. Toutes les citations proviennent de cette édition. Je donne entre parenthèses le titre de la partie, suivi du numéro de la remarque et du numéro de la page.

Le duc de La Rochefoucauld est un « amateur très éclairé », un représentant de la catégorie que propose Alain Viala pour les nobles qui « ont des compétences littéraires affirmées [...] qui « ont du métier », même s'ils ne traitent pas la littérature comme un métier » (Viala 185 : 181) et qui, bien entendu, se distinguent des auteurs occasionnels. Fruit peut-être d'un travail collectif au départ, *Les Maximes* évoluent pour devenir un recueil personnel et original. Dans son autoportrait, La Rochefoucauld considère l'écriture comme un talent de société, un divertissement.

Même si le terme « moraliste » convient à chacun d'eux, il faut au moins signaler les différences essentielles : La Rochefoucauld et La Bruyère sont moralistes de salon tandis que Mme de Pringy est disciple de ceux de la chaire. Les deux hommes sont moralistes mondains parce qu'ils s'intéressent à la société au sein de laquelle ils vivent, aux règles qui la gèrent et aussi parce que leurs textes répondent au goût des honnêtes gens, à la politesse, à la mondanité civile et raffinée. Mais La Rochefoucauld est un aristocrate nostalgique des valeurs héroïques, disparues sous l'absolutisme, tandis que La Bruyère est un chrétien déçu, irrité par la corruption de la société qui se réclame pourtant des valeurs chrétiennes. Sur ce point, il se rapproche davantage de Mme de Pringy, moraliste et dévote, dont les écrits font écho aux sermons des prédicateurs ecclésiastiques qui peignent les mœurs de ce temps et sont des donneurs de leçons de morale.

Employé dans le titre, le terme « collection » nécessite une explication. Certes, il se réfère à la culture de curiosité qui s'oppose à la culture dévote : accumuler les objets, « les curiosités », n'est pas moralement recommandable. Mais si l'on considère l'écriture moraliste comme une sorte d'expérimentation où s'élabore un discours critique sur les défauts de la société et des hommes, le terme « collection » est utile car il met l'accent sur l'accumulation, sur la diversité au sein de laquelle on regroupe même ce qui semble contradictoire. Si Mme de Pringy expose les idées officielles du milieu dévot et si son livre est une « collection », c'est seulement dans la mesure où il regroupe plusieurs portraits moraux des femmes et des maximes, tandis que le recueil de La Rochefoucauld participe de la culture de curiosité au sens large du terme.

Le duc vit dans un milieu d'amateurs de curiosités. Sa seconde fille Henriette, appelée Mlle de Marcellac, se passionne pour les porcelaines et son oncle, Roger de Liancourt pour les tableaux dont il se débarrasse d'ailleurs sous l'influence de sa femme et parce qu'il opte pour le jansénisme (Brunn 2009 : 54–55). Le duc aime la raillerie et apprécie les pamphlets politiques. Il collectionne les mazarinades dont il possède un ensemble de presque 4000 pièces. Il connaît bien le goût et l'intérêt que l'on porte aux choses dont on est amateur et sa passion pour les énoncés intelligents et judicieux relève de son expérience de la compilation. *Les Maximes* sont une « collection » car leur auteur refuse les formes rhétoriques traditionnelles ou les discours savants au profit d'une « passion » que K. Pomian appelle « un désir de totalité » qui, certes, « est ambivalent : la curiosité peut être bonne ou mauvaise, louable ou blâmable » (Pomian 1987 : 74).

« Il y a diverses sortes de curiosité », nous dit La Rochefoucauld dans la maxime 173 : l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile, et

l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent » (173, p. 71)<sup>4</sup>. Conformément à sa tactique habituelle, La Rochefoucauld voit le double aspect de la curiosité qui fait que partant d'une mauvaise intention (l'intérêt ou l'orgueil) on arrive quand même à une fin honorable : la connaissance. Dans son autoportrait, avant de parler du soin qu'il a de garder toujours le secret qu'on lui a confié, il constate avoir « naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens » (« Le portrait de M.R.D. fait par lui-même », p. 225). Cela le rend digne de confiance mais aussi le distingue des autres et lui fait préférer ce qui est rare et original. La pratique typique d'un collectionneur de passer d'objet en objet se retrouve dans les *Maximes* et dans leur va et vient de thème en thème, de vérité en vérité.

Pour La Bruyère,

la curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou pour ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet (« De la mode », 2, p. 334).

La curiosité et différents genres d'amateurs (passionnés pour les tulipes, les prunes, les médailles, les estampes, les voyages ou encore de fausses sciences) sont condamnés dans un long développement ironique où La Bruyère fait le procès de ceux qui veulent tout connaître, qui « aiment mieux savoir beaucoup que de savoir bien » et qui « sont dupes de leur curiosité » (« De la mode », 2, p. 336–337). Elle est pour la Bruyère synonyme d'une dissipation qui ne mène pas à la connaissance.

Le livre de La Bruyère souligne constamment l'équivoque du discours curieux, pris entre le discours religieux auquel il se substitue et le discours savant qu'il prétend recouvrir. La curiosité est un discours vain, qui accumule les signes vides du savoir (Brunn 2009 : 61).

Ce qu'il dit d'un cabinet de curiosités confirme cette idée car on y met de belles choses mais complètement inutiles :

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde (« Des Femmes », 49, p. 127).

Il serait alors inapproprié de le considérer comme un curieux de la nature humaine...

Et pourtant, le nom de collectionneur convient à La Bruyère dans la mesure où il réunit toutes sortes de réflexions amères sur les mœurs du siècle et ne doute pas un moment de leur utilité. « L'ordre qui y règne n'est pas celui d'un cabinet d'estampes ou de médailles » (*Caractères*, « Préface », p. 20), car La Bruyère mêle les portraits et les maximes, en diversifie les structures, les modes du discours et on a l'impression

<sup>4</sup> La Rochefoucauld, *Les Maximes et Réflexions diverses*, éd. de J. Lafond, Paris : Gallimard, 1976. Toutes les citations proviennent de cette édition. Je donne entre parenthèses le numéro de la maxime suivi du numéro de la page.

d'assister à la création d'une collection en mouvement qu'il esquisse au fur et à mesure de ses observations et qu'il « peint d'après nature » (*Caractères*, « Discours de réception à l'Académie Française », p. 421).

Maximes, sentences, caractères, pensées, réflexions, adages, apophtegmes, anas, proverbes, anecdotes, pour ne citer que ces quelques formes brèves de l'écriture, fleurissent au cours des années soixante-quatre-vingt-dix du XVII<sup>e</sup> siècle. Deux exigences, de diversité et d'utilité publique (cf. Brunn 2009 : 85–86), sont à l'origine de l'engouement pour ces recueils de formules sur les êtres humains. Les mêmes principes gèrent chaque collection : la variété d'objets satisfait la curiosité du collectionneur et du public et rend la collection utile.

Parmi les trois ouvrages qui constituent la base de mon propos, les *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* de La Rochefoucauld et les *Caractères* de La Bruyère semblent répondre mieux que *les Différents caractères des femmes...* de Mme de Pringy<sup>5</sup> au principe de la diversité. En effet, les deux premiers réunissent une grande variété de remarques frappantes sur la nature humaine, reflètent toute une panoplie de défauts et faiblesses des êtres humains tandis que Mme de Pringy se limite à six catégories de femmes : les coquettes, les bigotes, les spirituelles, les économes, les joueuses et les plaideuses. Néanmoins, il y a chez elle une certaine diversité de formes puisqu'elle peint six *caractères* blâmables, ainsi que six *perfections* qui doivent aider les femmes à se corriger et elle ajoute, en guise d'explication peut-être, le traité sur l'amour propre, passion dominante des femmes.

Le principe de diversité est essentiel dans *les Caractères*. Non seulement la variété infinie des ridicules et travers de la nature humaine, mais aussi celle de formes et de styles. Divisé en chapitres, l'ouvrage donne seulement l'apparence d'une œuvre achevée et continue car, à l'intérieur de chaque ensemble, il est vain de chercher un cadre strict. L'on y trouve de tout : du bref et du long, des maximes et des récits, une sorte de conte, de nombreux dialogues, un pastiche, des harangues indignées, une fausse relation de voyage, des rondeaux médiévaux. Il y a des portraits, plus nombreux à partir de 1689, sur lesquels chacun à l'époque mettait un nom et qui suscitaient la curiosité maligne des lecteurs ainsi que « d'innombrables “remarques” intermédiaires entre la maxime et le texte développé » (Parmentier 2000 : 124).

Effectivement, au sein du chapitre sur les femmes, La Bruyère entremêle des considérations générales à celles consacrées aux différents types de femmes : coquette, galante, infidèle, volage, légère, dévote, savante, vieille, jeune. De même, il y mêle les formes : remarques, portraits ou de courts récits dialogués s'entrelacent et il termine le chapitre par une sorte de conte sur l'insensible Emire. Les tons varient, d'un « caractère » à l'autre ou à l'intérieur du fragment. Toujours dans le chapitre sur les femmes, une sage réflexion sur les habits et le maquillage aboutit à une raillerie moqueuse : « il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue et tête » (« Des Femmes », 5, p. 117).

<sup>5</sup> Mme de Pringy, *Les différents caractères des femmes du siècle avec la description de l'amour propre*, texte établi, annoté et commenté par C. Venesoen, Paris : H. Champion, 2002. Dans la suite, toutes les citations proviennent de cette édition.

Le principe de diversité est encore plus fort chez La Rochefoucauld. Il va jusqu'à l'éclatement. Le même concept est retravaillé et revient plusieurs fois dans différents endroits du recueil. Certaines maximes restent de côté, d'autres sont rectifiées ou changent de statut comme celle qui devient épigraphe dès la 4<sup>ème</sup> édition : « Nos vertus ne sont le plus souvent que les vices déguisés ». C'est une reformulation d'une ancienne maxime qui reste d'abord dans le recueil et qui est retranchée lors de l'édition suivante.

La diversité dans le recueil de La Rochefoucauld consiste à réunir des énoncés, des formules frappantes, réversibles (le bien devient le mal et vice versa) qui « sont reçues comme des listes » (Brunn 2009 : 149) et qui fonctionnent comme telles tandis que les *Réflexions* sont des « dissertations sur différents sujets, moraux et historiques, [...] et dont on ne sait si leur auteur avait envisagé de les publier et sous quelle forme » (*Maximes*, « Histoire du texte », p. 258).

La diversité, toute instructive qu'elle soit, ne met pas le recueil à l'abri de critiques. Au contraire, l'ouvrage composé d'énoncés variés est dénigré et jugé comme désordonné et sans suite logique par les contemporains. Un recueil de maximes ou de caractères n'est pas considéré comme une œuvre à part entière. Qualifié de chantier, d'amas de pierres, il est constamment opposé aux ouvrages achevés, donc parfaits. La critique des *Maximes* de La Rochefoucauld en témoigne bien :

ce n'est qu'une collection de plusieurs livres d'où l'on a choisi les sentences, les pointes et les choses qui avaient plus de rapport au dessein de celui qui a prétendu en faire un ouvrage considérable. [...] il est composé de différents matériaux [...] qui sont si mal joints ensemble qu'il est impossible qu'ils puissent faire corps ni liaison, et par conséquent que l'ouvrage puisse subsister (Brunn 2009 : 88–89).

Les *Maximes* sont une collection au sens qu'en donne Furetière : « un recueil qu'on fait des plus beaux passages qu'on trouve dans les Auteurs, ou des endroits qui servent à quelque dessein qu'on a entrepris »<sup>6</sup>. La Rochefoucauld serait alors non pas un auteur mais un collectionneur et, qui plus est, collectionneur des pensées des autres.

Comme s'il se souvenait de cette critique, La Bruyère retourne l'argument et proclame dès le début de ses *Caractères* : « tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes qui pensent » (p. 82). C'est faire d'emblée un clin d'œil au lecteur, le prévenir qu'il ne propose pas de théories puisqu'elles existent déjà et dont il faut tenir compte puisque nous sommes venus tardivement dans l'histoire. C'est aussi un moyen de devancer la critique de son ouvrage, critique à laquelle pourtant il n'échappera pas : *Les Caractères* sont qualifiés par *Le Mercure Galant* « d'amas de pièces détachées » (Parmentier 2000 : 199) et, lors de son entrée à l'Académie, « cet auteur accoutumé à faire des ouvrages décousus [...], à travailler par pensées détachées, et à s'interrompre soi-même avec grâce, ne put pas exécuter un discours qui demandait de la suite et de la liaison » (Brunn 2009 : 135–136).

*Les différents caractères des femmes* ne suscitent pas de critiques. D'une part, comme on a vu, l'ouvrage a une forme homogène, l'auteur se présente comme soucieuse des femmes, parle de ses bonnes intentions et, peut-être, la critique qui part

<sup>6</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5841680f.r=.langFR>, consulté le 20 janvier 2014.

d'une femme offense moins. D'ailleurs le public féminin est plus habitué que les hommes à subir des attaques et l'impact de l'ouvrage de Mme de Pringy est bien moindre que celui de La Rochefoucauld ou de La Bruyère. *Le Mercure galant* en parle en termes plutôt élogieux, soulignant la beauté de la langue, les tours recherchés qu'on ne trouve pas dans les conversations et la maturité des idées, même si les femmes « qui n'étant pas nées pour écrire semblent dispensées de savoir la langue dans toute sa pureté »<sup>7</sup>. L'éloge n'est pas libre de sarcasme.

Outre la variété, le but didactique importe pour les œuvres des moralistes. Il est clairement avoué par Mme de Pringy qui annonce dans la préface sa volonté de corriger les femmes, en décrivant d'abord leurs défauts et, ensuite, en leur donnant le moyen de se corriger. « Je voudrais, dit-elle, que toutes les femmes que je censure par ma description, m'approuvassent par une métamorphose de mœurs, ou du moins que j'en fis autant de sages que j'en ferai de critiques » (p. 69).

Mme de Pringy a une passion pour la didactique et, animée d'une verve moralisatrice, juge et corrige les femmes. Chaque habitude blâmable est immédiatement suivie de la « perfection » qui doit indiquer le chemin à emprunter pour changer et s'améliorer. Ainsi la coquette doit trouver le remède dans la modestie, la bigote dans la vraie piété, la spirituelle dans la science de Dieu, l'avare dans « la règle » et la mesure, la joueuse dans l'occupation et la plaideuse dans la paix.

Mme de Pringy condamne d'emblée le défaut visé, commence souvent par une sentence dont la signification ne peut pas être mise en doute : « la fausse dévotion est le plus dangereux des crimes, et le plus commun des défauts » (p. 76), « une femme qui se pique d'esprit est insupportable pour la société » (p. 85), « le jeu est une dangereuse passion, quelquefois il fait perdre en un jour, plus qu'on peut dépenser en une année » (p. 97). Elle porte toujours un jugement sur ce qu'elle observe et déplore : « voilà la suite d'une jeunesse mal employée [...] voilà ce qui fait aujourd'hui leur [des femmes] dangereuse application » (p. 71), « mais le moyen échappe à la plupart des femmes » (p. 75), « quelle erreur de juger de la conduite par une dévotion apparente ? » (p. 78).

Pour mieux convaincre, Mme de Pringy augmente progressivement la tension, montre comment le défaut qu'elle décrit corrompt de plus en plus la femme qui ne se rend pas compte à temps de la spirale du mal qui l'entraîne. Ainsi, on voit une plaideuse qui au début veut juste défendre son droit, mais « quand une fois le cœur a pris goût dans un intérêt disputé » (p. 103), elle en prend l'habitude et continue un procès par vanité. De plus, elle commence à aimer les émotions qui l'accompagnent : « l'intérêt, la haine, la médisance, l'amour propre, la volupté même y trouve son compte » (p. 104). La femme exerce ses charmes sur le juge, la soif de la victoire la pousse au mensonge, à la calomnie et tout est mis en usage pour gagner. La nature des femmes se manifeste : elles n'acceptent pas d'accommodement et « ne démordent point de leurs sentiments ». Le désir de combattre, leur amour propre leur fait oublier toutes les bonnes qualités : « plus de justice pour les autres, plus de respect pour les rangs, plus d'égard pour les âges, le seul amour propre fait tout oublier ». A la fin du passage la

---

<sup>7</sup> La langue de Mme de Pringy « a des finesses et de certains tours pour exprimer les pensées qu'on ne cherche point dans la conversation, et qui donnent un grand agrément à ce qui est un peu médité », éd. citée, p. 22.

plaideuse est une femme qui offense Dieu et qui « perd son âme pour conserver son bien » (p. 105).

Mme de Pringy organise sa collection des portraits moraux de femmes comme un sermon : le mal est clairement désigné et fortement blâmé, le remède est indiqué et le tout se termine par un vœu pieux ou une prière pour le salut des femmes.

C'est surtout dans les six « perfections » que l'auteur adopte l'attitude d'un prédicateur qui monte en chaire. Elle parle du démon qui fait voir la religion avec les yeux d'indifférence (p. 78) et prône un mode de vie austère, limitant son argumentation pédagogique aux lois sévères d'une religion rigoriste. La rhétorique pieuse est omniprésente :

que chacun s'examine sur ce modèle de piété et se jugeant à la rigueur, se confesse coupable devant Dieu et s'avoue criminel auprès des hommes, et que ce juste aveu fasse naître en nous le plus fort sentiment d'abnégation dont nous soyons capables, sans lequel nous ne saurions jamais chercher, suivre, ni servir Jésus-Christ comme il le veut et comme on le doit (p. 84-85).

Cette rhétorique d'un ecclésiastique, étrange dans la bouche d'une femme du monde, témoigne de l'influence qu'exercent sur Mme de Pringy les sermons et les traités de Bossuet, de Senault et du Père Bourdaloue qu'elle connaît bien et elle se manifeste surtout dans le traité sur l'amour propre. Mais on peut aussi considérer cette façon de s'exprimer comme la composante d'un texte mêlé passant sans cesse de la constatation d'un trait à la leçon morale.

Juge sévère, Mme de Pringy semble parfois vouloir justifier la femme décrite, mais même si elle mentionne l'éducation des jeunes filles, c'est pour dire qu'elle confirme leur tempérament et leurs prédispositions naturelles : « l'esprit de bagatelle naît avec le sexe » (p. 70), « l'esprit de l'avarice [leur] est naturel », « un mauvais naturel [lui] a donné cette inclination [au jeu] » (p. 97). Les femmes dont la nature est différente sont rares : « il est d'heureuses inclinations qui nous font remplir nos devoirs sans peine ; mais ce naturel excellent est plus rare que les autres » (p. 74). Le pronom « nous » ou « je » apparaissent forcément dans les *perfections* et dans tous les passages où Mme de Pringy s'engage à montrer le chemin salutaire.

La Bruyère, qui à chaque édition devient de plus en plus pédagogue, recourt à d'autres moyens de persuasion. Il voit le sens de la littérature dans l'instruction qu'elle procure aux lecteurs :

C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant [...] mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de leur reprocher : ils seraient peut-être pires, s'ils venaient à manquer de censeurs ou de critiques ; c'est ce qui fait que l'on prêche et que l'on écrit (*Caractères*, « Avis aux lecteurs », p. 77).

Néanmoins, l'enseignement passe chez lui par l'observation amusée ou ironique et le discours ouvertement didactique est rare dans les *Caractères*.

L'acuité de l'observation permet de montrer, souvent en l'amplifiant, le côté ridicule de la personne décrite. Prenons une coquette qui, en vieillissant, et même au moment de la mort, ne change rien dans sa parure : « la mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée et en rubans de cou-

leur » (« Des Femmes », 7, p. 117). On a l'impression de l'inutilité de tout commentaire instructif, tellement le sens de l'observation de La Bruyère et sa lucidité acerbe jouent sur notre propre imagination. Le moraliste n'a pas besoin d'exprimer un jugement, il nous laisse le soin de le faire. L'utilité n'est pas dans la leçon de morale mais dans la réflexion sur les mœurs que le texte suscite.

La démarche de La Rochefoucauld n'est pas la même. Il juge, il raille, il n'enseigne rien, n'explique rien et ne démontre que l'impossibilité de se connaître. Néanmoins ses formules de choix, piquantes et agaçantes, permettent au lecteur « de briller en société », elles lui enseignent

les règles du jeu discursif et la raison du langage [...]. Aussi l'instruction procurée par ces morceaux choisis est-elle particulière : elle ne concerne les choses qu'en tant qu'elle concerne les mots ; le lien au savoir passe par une réflexion sur le langage (Brunn 2009 : 86).

Outre la diversité et l'utilité morale, d'autres traits des trois recueils invitent à les considérer comme des collections. Les trois, même si leur forme est différente, transmettent des vérités générales. Mme de Pringy parsème son texte de phrases à valeur sentencieuse : « on se trompe bien plus aisément en justifiant le bigot qu'en condamnant le libertin » (p. 78) et des tournures impersonnelles : il est difficile, il est déplorable, c'est une chose inouïe, il arrive souvent. L'écrivaine généralise sans cesse : « quand une femme est parvenue à ce malheur, il est presque impossible de la conduire à la vérité » (p. 87), « une femme effleure les sciences et ne les approfondit jamais » (p. 85), « une femme avare cherche partout quelqu'un plus avare qu'elle, afin de le prendre pour modèle et le donner pour exemple » (p. 94). Ainsi son ouvrage est une véritable collection d'énoncés à valeur générale, souvent discutables, mais qui donnent à son texte une allure de leçon morale qui se veut universelle.

Un autre principe qui gère les *Différents caractères des femmes...* est d'opposer les femmes aux hommes. Là aussi les qualités des derniers et les défauts des premières sont généralisés comme si la différence entre les sexes passait par les traits moraux de chacun d'eux. Ainsi, en parlant de la fausse dévotion, elle proclame : « les hommes l'ont quelquefois par de grandes raisons de fortune », les femmes par « orgueil et l'amour propre » (p. 76). L'homme qui trouve la vérité « se fixe et se détermine » (p. 87) tandis que la femme s'en éloigne, les hommes qui ne gèrent pas bien leur argent font des dépenses « en augmentant leur train et leur ambition », les femmes épargnent au point que rien ne les touche « un malade mal soigné, un enfant mal vêtu, un valet mal payé et mal nourri » (p. 97).

Ce qui est surprenant c'est que, misogyne dans quasiment tous ses jugements, à la fin du traité sur l'amour-propre, Mme de Pringy se montre confiante en ses consœurs qui « ont de grands talents », de la « vivacité », de la « pénétration », de la « délicatesse », le « feu du courage » et de la « subtilité des idées » et qui pourraient aller plus loin que les hommes à condition de « s'attacher à détruire cette passion de l'amour propre » (p. 149).

Dans *Les Caractères* de La Bruyère, nous retrouvons les mêmes types de femmes : « les femmes sont de nos jours ou dévotes, ou coquette, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois » (« De la mode », 10, p. 340). Sa collection est



descriptive car l'auteur ne porte pas de jugement moral sur ce qu'il observe et l'on y trouve surtout des constatations : « Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes » (« Des Femmes », 13, p. 118), mais ce principe est valable pour tout l'ouvrage qui multiplie les vérités générales : « Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun » (« De la société et de la conversation », 1, p. 148), « il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres » (« Des biens de fortune », 52, p. 180) ou encore « c'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux » (« De l'homme », 111, p. 287).

La Bruyère collectionne à sa manière ces belles phrases formulées comme des sentences. Souvent il procède par association d'idées et, ce qui forme un passage pourrait être divisé en maximes autonomes, ayant toujours une valeur générale : « les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes ; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié. Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point » (« Des femmes », 55, p. 127–128).

Tel un collectionneur, La Bruyère accumule les observations, les traits, les histoires. Il trouve dans la forme décousue la meilleure façon de transmettre cette variété des comportements, toujours en action, et des natures qui le rendent perplexe, dégoûté ou enjoué.

*Les Maximes* ressemblent à une collection aussi parce qu'elles sont présentées comme un inventaire de sentences. Prenons comme exemple quelques-unes qui concernent les femmes : « On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie ; mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une » (73, p. 55), « Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour » (131, p. 65), « La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté » (204, p. 76), « L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos » (205, p. 77).

Ce qui augmente l'impression d'avoir affaire à un catalogue, c'est que les maximes n'entretiennent aucune conversation avec le lecteur. L'absence d'échange, ne serait-ce qu'imaginé, n'est pas habituelle dans un livre et fait du lecteur un visiteur. De plus, la numérotation des maximes pousse à une lecture fragment par fragment, comme si l'on passait d'une pièce à l'autre d'une collection.

Réunir ses propres énoncés, c'est procéder comme un collectionneur, mais l'objet de la collection – le langage – est commun à tous. Contrairement aux objets rares ou aux œuvres d'art que collectionnent leurs amateurs et qui sont par leur nature singuliers, La Rochefoucauld doit choisir ce qui dans cette matière courante est particulier. C'est peut-être pour cette raison que *Les Maximes* sont une belle collection de paradoxes : « Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités » (29, p. 48), « L'intérêt, qui aveugle les uns, fait la lumière des autres » (40, p. 50) ou encore « Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices » (187, p. 74). La vie humaine est remplie de paradoxes qui se reflètent dans la singularité du discours qui la prend pour objet.

Telle une collection, les recueils des moralistes ne sont jamais terminés. Aussi bien les *Maximes* que les *Caractères* sont retravaillés d'une édition à l'autre. Comme on sait, certaines maximes sont écartées, d'autres supprimées et d'autres encore ajoutées.

L'auteur corrige la première version de son texte mais il ne modifie pas la table des matières qui « fonctionne ainsi comme l'indicateur de ce qu'elle devrait (par son existence même) pallier » (Brunn 2009 : 90). L'ouvrage de La Bruyère double de volume entre la première et la cinquième édition et ne cesse de croître jusqu'à la huitième car l'auteur ne retranche rien mais ajoute, déplace, retouche. Mme de Pringy affirme bien, elle aussi, augmenter la seconde édition de son ouvrage. Même si, en réalité, il n'en est rien, elle fait comme si elle obéissait aux lois du genre établies auparavant.

Les recueils de moralistes se prêtent bien aux modifications, impossibles pour des ouvrages d'une autre nature, et telles des collections de curiosités, voient certaines pièces disparaître et d'autres apparaître selon les désirs sans cesse changeant du collectionneur. C'est pourquoi, il n'est pas évident de retrouver les raisons qui ont poussé La Rochefoucauld à remplacer, écarter ou supprimées certaines maximes. Finalement chacune correspondait peut-être à une autre collection.

Les trois moralistes prennent pour objet de leurs réflexions l'être humain, ses faiblesses, ses défauts, ses ridicules et ses leurre. Mme de Pringy ne parle que des femmes tandis que La Rochefoucauld et La Bruyère observent l'ensemble de la société. Chacun d'eux construit son ouvrage selon ses propres principes et, même si l'image de la nature humaine est sombre chez tous, chaque collection de portraits ou de remarques est différente. Didactique et prêchante chez Mme de Pringy, elle est bien plus diversifiée et plus sociologique chez La Bruyère tandis que la collection de La Rochefoucauld joue du « clair-obscur » du langage et ressemble à un cabinet de curiosités.

Admirés ou honnis, les recueils déçus de réflexions sur les mœurs et les mentalités ne cessent d'intéresser, peut-être parce qu'ils sont différents de bien d'autres ouvrages de morale à qui « si l'on ôte [...] l'avertissement au lecteur, l'épître dédicatoire, la préface, la table, les approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom d'un livre » (« Des ouvrages de l'esprit », 6, p. 82).

## BIBLIOGRAPHIE

### TEXTES ANALYSÉS

LA BRUYÈRE, *Les Caractères*, éd. R. Pignarre, 1965, Paris, GF Flammarion.

LA ROCHEFOUCAULD, *Les Maximes et Réflexions diverses*, éd. de J. Lafond, 1976, Paris : Gallimard.

PRINGY (Mme de), *Les différents caractères des femmes du siècle avec la description de l'amour propre*, éd. C. Venesoen, 2002, Paris : Honoré Champion.

### OUVRAGES CRITIQUES

BRUUN Alain, 2009, *Le laboratoire moraliste*, Paris : PUF.

PARMENTIER Béangère, 2000, *Le siècle des moralistes*, Paris : Seuil.

POMIAN Krzysztof, 1987, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris-Venise, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris : Gallimard.

VAN DELFT, Louis, 1982, *Moraliste classique, Essai de définition et de typologie*, Genève : Droz.

VIALA Alain, 1985, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris : Minuit.

### Summary

Moralists and their collections: La Rochefoucauld, La Bruyère, Mme de Pringy

The article is based on the review of works by three authors : La Rochefoucauld, La Bruyère, and Mme de Pringy. Following brief consideration of the status of the author and moralist, the author tries to demonstrate their works to be collections of thoughts and reflections moral in nature and, as in the case of every collection, never constitute a complete work. Like curios in a cabinet of curiosities, reflections and portraits in the works of moralists are continuously changing in line with intentions of the collector, who adds or rejects fragments, or changes their sequence.

**Key words:** collections, moralists, La Rochefoucauld, La Bruyère, Mme de Pringy.

### Streszczenie

Moralisci i ich kolekcje : La Rochefoucauld, La Bruyère, pani de Pringy

Artykuł jest poświęcony analizie dzieł trzech autorów: La Rochefoucaulda, La Bruyère'a i pani de Pringy. Po krótkich rozważaniach na temat statusu autora i moralisty Autorka stara się udowodnić, że ich utwory są literackimi kolekcjami, zbiorami myśli i refleksji o charakterze moralnym, które – jak każda kolekcja – nigdy nie są dziełem skończonym. Tak jak eksponaty w gabinetach osobliwości, refleksje i portrety w utworach moralistów są ciągle zmieniane, zależnie od chęci kolekcjonera, który przestawia ich kolejność, dodaje jedne fragmenty, a inne odrzuca.

**Słowa kluczowe:** kolekcje, moralisci, La Rochefoucauld, La Bruyère, Mme de Pringy.